

LE TRUC DE PALISSANDRE



I
Roboam Palissandre (faisant irruption dans la salle de jeu).—Zou... Zou... Massa... la police li est à la pote... Vite... Vite...



II
Roboam Palissandre (riant comme un phoque en bas de l'escalier).—Hi... hi... hi... Die que c'est la deuxième fois que je leur joue ce tou là... Pas fote, les cana-ades... Hi... hi... hi...

SUR MESURE

Un ménage bien uni et béni du ciel, le ménage Bassinet !

Depuis Philémon et Baucis, dans la mythologie, et M. et madame Denis, de nos jours, onques ne vit un pareil attelage conjugal.

Joseph-Népomucène Bassinet, un des notables de Carnetin, petite bourgade sise à peu de distance des bois des Vallières, à quelque centaine de mètres de la Marne, avait épousé trente ans avant le moment où commence notre récit la belle Athénais Dubonnet.

En même temps que sa beauté et sa jeunesse, Athénais apportait à Joseph une manière de dot lui permettant de tenir son rang dans son pays et de parler haut dans son ménage.

Mais chose étrange, Joseph Bassinet qui, en sa qualité de maire de Carnetin, de capitaine de pompiers, n'avait jamais rencontré une langue aussi fortement timbrée que la sienne, Joseph Bassinet, au lieu de donner le la dans ses fréquents entretiens avec sa digne moitié, subit celui de cette dernière et emboîta le pas au lieu d'ouvrir la marche dans leur existence.

Bassinet, le maire, Ladoucette, l'huissier, et le docteur Tircot formaient une trinité qui pouvait passer pour la tête de Carnetin.

Bassinet (Joseph-Népomucène), qui faisait, ou plutôt avait l'air de faire son droit à Paris, à la mort de son père venait de réintégrer le domicile familial à Carnetin. Il y fut reçu de façon très amicale par le brave M. Tircot médecin patenté du pays, qui l'invita à un dîner de funérailles et de condoléance.

Bassinet, encore célibataire, accepta l'invitation du vieil ami de son père, des larmes plein les yeux et des hoquets plein la voix.

Le docteur Tircot, ne se sentant pas de force à le consoler en tête à tête, avait eu l'idée ingénieuse d'inviter une tierce personne, qu'il savait d'humeur joviale et divertissante.

Cette tierce personne n'était autre que Me Ladoucette, nouvellement installé dans la commune en qualité d'officier ministériel, préposé non pas à la défense de la veuve et de l'orphelin, mais qualifié avec garantie du gouvernement pour saisir les veuves dans la misère et mettre nus comme des vers les orphelins n'ayant plus de moyens d'existence.

Bassinet qui, en sa qualité d'étudiant de septième année, avait eu souvent affaire aux huissiers de Paris, qui sont pour le moins tout aussi peu agréables que leurs confrères de province, les avait tous en une sainte horreur.

—Monsieur Léon Ladoucette, avait dit simplement le médecin en présentant l'huissier au jeune Parisien.

—Monsieur Joseph Bassinet, avait-il ajouté en présentant le jeune homme à l'huissier.

Les deux hommes se saluèrent et l'on se mit à table.

Le potage et les hors d'œuvre passèrent sans encombre ; mais la conversation s'échauffant, le médecin parla de ses malades et l'huissier de ses clients.

L'ex-étudiant ouvrit des yeux énormes et des oreilles encore plus grandes.

Il dinait avec un huissier ! *Vade retro Satanas !*

Le sang lui monta à la tête ; il se leva, et lançant sa serviette sur la table, il s'écria d'une voix qui n'avait presque plus rien d'humain :

—Ah ! docteur ! docteur ! Je n'aurais jamais cru cela de vous !

Et, à l'immense stupéfaction de ses deux convives, il sortit dignement et s'en alla achever son repas dans un café-restaurant, le seul de l'endroit, où il ne trouva que des œufs frais, des sardines moins fraîches et un morceau de gruyère.

Son indignation lui avait fait sacrifier le repas pantagruélique du brave médecin à l'horreur qu'il ressentait pour un de ces êtres qu'il déclarait en dehors de la civilisation.

Mais tout passe, tout lasse, tout casse et tout change.

D'étudiant célibataire, Joseph Népomucène Bassinet devint mari et propriétaire.

Un beau jour, le propriétaire eut besoin d'un officier ministériel pour poursuivre des locataires récalcitrants et peu scrupuleux.

Ladoucette était le seul du pays.

Forcé fut à Bassinet de s'adresser à lui.

Ladoucette qui avait encore sur le cœur la sortie du fameux dîner lui tint à peu près ce langage :

—Cher monsieur, je ne demande pas mieux de m'occuper de votre affaire, mais je ne le peux qu'à une condition :

—Laquelle ? demanda Bassinet qui, lui, avait parfaitement oublié son algarade.

—Madame Ladoucette, ma femme, est très pointilleuse.

—Ah !

—Vous avez oublié, lors de votre mariage, de lui présenter madame Bassinet... Faites-nous l'honneur de venir demain dîner chez nous, vous et elle, et je me mets tout à votre disposition.

—Le docteur Tircot en sera-t-il de ce dîner ? fit Bassinet en riant.

—Parbleu ! comme la dernière fois.

Et depuis cette époque, ainsi que nous le disions plus haut, le trio Bassinet, Tircot et Ladoucette marcha et chanta toujours à l'unisson.

Madame Athénais Dubonnet, femme Bassinet, avait la manie de s'ingurgiter les drogues les plus invraisemblables.

Longue, maigre, plus eilléquée qu'une jument de pur sang ayant subi un entraînement de longue haleine, elle faisait le juste pendant de Joseph-Népomucène, son mari.

Quand ils sortaient pour se promener sur les bords de la Marne, tous les gamins se les montraient en disant :

LE FILS SERA PUNI POUR LES FAUTES DU PÈRE



Isaac p't. — Mais che ne d'ai rien vait ! Bourguoi gue du me pats ?

P'touche. — Tu ne m'as rien fait, mais ton filou de père m'a passé hier un 5 cents troué et je lui ai donné un bon SAMEDI. Ça vaut quatre coups de poings de change.